

MAINTENANT OU JAMAIS

JOSEPH O'CONNOR

MAINTENANT
OU JAMAIS

roman

Traduit de l'anglais par
CARINE CHICHEREAU

PHÉBUS
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

L'ÉDITEUR REMERCIE *L'IRELAND LITERATURE EXCHANGE*
POUR SON AIDE FINANCIÈRE
(Fonds d'aide à la traduction, Dublin, Irlande).

www.irelandliterature.com
info@irelandliterature.com

Titre original :
The Thrill of it All

© Joseph O'Connor, 2014.

Pour la traduction française :

© Libella, Paris, 2016.

ISBN : 978-2-7529-1027-1

Pour Philip Chevron
1957-2013

Pour moi, l'art n'a qu'un seul but : vous faire aimer votre petit tour sur Terre. Picasso, les grands écrivains, les poètes, les musiciens. Si vous écoutez « She Loves You » des Beatles et que ça ne vous rend pas un peu heureux d'être en vie, alors c'est que vous avez un répondeur à la place du cœur.

EXTRAIT DE LA DERNIÈRE INTERVIEW
DE FRAN MULVEY

PRÉFACE

Je m'appelle Robbie Goulding. Autrefois, j'étais musicien. Pendant cinq ans, dans les années 1980, j'ai été le guitariste des Ships. Il y a longtemps que je travaille à ces mémoires.

Commandés dans les premiers mois du XXI^e siècle, ils paraîtront une bonne décennie plus tard – enfin. Le temps est un éditeur qui modifie les points de vue, met en italique certains souvenirs, en souligne d'autres et déterre des chronologies que vous n'aviez pas vues, plongé au cœur des événements. Ainsi ce livre, comme son auteur, a changé au fil des années, il a pris du volume, puis rétréci, grossi de nouveau, survécu aux recalibrages et à ces évolutions collectives qu'on appelle le Destin. À un certain stade, il a été marqué par la colère, a eu pour but de régler de vieux comptes, puis il s'est transformé en témoignage sur l'amitié perdue. C'est à présent le livre que j'aurais aimé qu'on me donne à lire quand je me suis lancé dans le rock'n'roll. Ces mémoires en auraient été bien différents.

Pour des raisons qui seront par la suite évidentes, je ne me rappelle pas tous les éléments de cette histoire. Aussi, ici et là, je me suis appuyé sur les souvenirs de mes anciens camarades, relatés pour l'essentiel lors d'interviews, où ils s'expriment avec leurs mots à eux. Fait inévitable, par moments, leur récit diffère du mien, mais la vie manquerait d'épaisseur si nous chantions tous les mêmes mélodies et retenir les mêmes événements. Je remercie donc la Arts Channel de Sky Television pour m'avoir autorisé à citer Trez Sherlock, Seán Sherlock qui a accepté d'être interviewé (par ma fille)

pour ce projet, et BBC Television/Lighthouse Music Ltd qui m'a permis de reproduire des extraits de la dernière interview accordée par Fran Mulvey. Ce livre contient un bref passage rapportant le point de vue de ma fille. Elle l'a enregistré pour des raisons personnelles sous forme de journal essentiellement, et il est paru dans un blog sur différents sites musicaux pendant l'hiver 2012. Nous vivons une époque où tout est public, et surtout la vie privée. Quand j'étais jeune, c'était le contraire. Bowie chantait devant des gens qui ne savaient rien de lui. La *mystique*, on appelait cela à l'époque.

Certaines des personnes que vous allez croiser au fil de ces pages ne sont plus des nôtres. Ma défunte mère, Alice Blake, de Spanish Point dans le comté de Clare en Irlande, m'a offert une guitare pour mon quatorzième anniversaire. Mieux encore que ce cadeau qui allait changer le cours de mon existence, elle a toléré les innombrables assassinats de «Johnny B Goode» qui se sont ensuivis. Seul l'amour longanime d'une mère peut lui donner la force d'entendre matin et soir pendant deux ans «Stairway to Heaven», «House of the Rising Sun», «The Sound of Silence» («Ah, le silence...» soupirait mon père), et autres morceaux de choix composant mon répertoire d'apprenti. Ma mère a même survécu à l'arrivée du punk. Je me souviens encore de cette soirée de septembre où j'essayais d'apprendre les accords d'«Anarchy in the UK» à la table de la cuisine, tandis qu'elle repassait ma tenue de foot pour l'école. À son côté, parmi les anges de patience, se dresse l'ombre noble d'un fier habitant de Brooklyn, Eric Wallace, fondateur d'Urban Wreckage Records, dont la foi a empêché le vaisseau *Ships* de sombrer.

Je remercie ma fille, Molly Goulding, pour son assistance éditoriale, et sa mère, Michelle O'Keefe, d'Athens dans le Tennessee, aux États-Unis, plus qu'une chanson d'amour ne pourrait le faire. J'aurais aimé écrire davantage sur Michelle dans ce livre, mais elle a toujours insisté pour que sa vie privée le reste, ce que je respecte et comprends. Mon père Jimmy et mon frère Shay sont des princes. Je leur sais gré de leur solidarité sans limites.

PRÉFACE

Toutes les erreurs et tous les manquements – enfin, la plupart – sont ma faute. Rien dans ce livre n’a été inventé.

*Engineer’s Wharf,
Grand Union Canal,
Londres, hiver 2012*

PREMIÈRE PARTIE

Ships in the Night

1981-1987

Laissez-moi vous parler de quelqu'un que j'ai vu pour la première fois en octobre 1981 à l'âge de dix-sept ans. C'était un garçon charmant et exaspérant, d'une intelligence féroce, le meilleur compagnon possible par un jour d'oisiveté et de joute verbale. Il s'appelait Francis Mulvey.

De véritables symphonies d'inexactitudes ont été claironnées au fil des années à son sujet, et je rechigne aujourd'hui à en rejoindre les chœurs. Biographies non autorisées, documentaires grand format, profils, fanzines, blogs, forums. Ma fille m'a appris qu'on parlait d'un biopic avec l'acteur thaïlandais Kiatkamol Lata pour le rôle de Fran – mais je ne sais pas pourquoi, je ne le sens pas. Elle se demande qui incarnera son papa. Je lui dis de ne pas s'aventurer dans ce genre de réflexions. Pour Fran, je ne fais plus partie de son histoire désormais. Et il est bardé d'avocats, comme je l'ai appris à mes dépens.

De nos jours, mon ancien *glimmertwin*, mon frère de cœur, protège sa vie privée au point que les médias le qualifient de «reclus producteur et auteur de chansons», à croire que «reclus» est un métier. Vous connaissez sa photo la plus récente : elle est floue et date d'il y a cinq ans. On l'y voit avec ses enfants lors de la première investiture du président Obama, et il plaisante avec Michelle. Je le reconnais à peine. Il est soigné, mince, prospère, vêtu d'un smoking qui doit coûter plus cher que ma péniche.

Jeune, Fran était un personnage d'origine douteuse, plus à l'aise avec une chemise confortable dégottée chez un fripier de Luton, la ville où le destin nous a permis de nous

rencontrer. Située à cinquante kilomètres de Londres, dans la zone d'industrie légère du Bedfordshire, Luton possède un aéroport, des usines automobiles, un centre commercial en perpétuelle rénovation, mais aussi, comme aime à plaisanter mon frère, sa propre dimension temporelle : « les horloges se sont arrêtées au moment du second alunissage ». Pour moi, c'est ma ville d'origine, l'endroit où j'ai grandi, même si par définition, nous étions des immigrants. En fait, je suis né à Dublin, je suis l'enfant du milieu dans une fratrie de trois. En 1972, l'année de mes neuf ans, nous sommes partis vivre en Angleterre à la suite d'une tragédie familiale. Les logements de Luton, reconstruits après la guerre, étaient sans âme, mais il y avait des parcs, et plus loin des champs où on aimait aller jouer, mon frère et moi. Mes parents appréciaient nos voisins de Rutherford Road, et j'en garde le souvenir de gens accueillants et pleins de tact. Bien sûr, il ne s'y passait pas grand-chose, mais dans tous les pays on trouve des villes telles que Luton, qui présentent d'indiscutables atouts comme de se situer à cinquante kilomètres d'un lieu bien plus intéressant. Il y en a en Allemagne, dans le nord de la France, en Europe de l'Est, et aux États-Unis par milliers. Je n'en ai jamais vu en Italie, mais je suis sûr qu'il en existe. De vastes zones en Belgique ressemblent à un immense Luton. Le mieux qu'on puisse dire de notre ville, c'est qu'elle était parfaite dans son genre à un point que, Malibu par exemple, ne pourrait jamais atteindre. J'y ai vécu des moments heureux et d'autres difficiles. Beaucoup de non-événements se sont produits tandis que nous y menions notre petite vie quotidienne. J'ai tendance à considérer ma jeunesse comme coupée en deux : avant et après Fran. La première partie est monochrome. Quand il est arrivé, Luton a pris des couleurs.

On m'a dit qu'il ne se maquillait plus, même pas un peu de rouge. Quand j'ai connu Fran à la fac dans les années 1980, il présentait ses exposés avec plus de rouge à lèvres et de blush que Bianca Jagger au Studio 54. C'est le premier garçon que j'ai vu, ailleurs qu'à la télé, avec du fard à paupières, une nuance de magenta étrange qu'il dénichait dans les magasins

d'articles pour le théâtre. « Ils utilisent ça pour les putes et les assassins », expliquait-il avec un naturel qui pouvait laisser croire qu'il avait pour habitude de fréquenter les deux.

J'ai remarqué sa présence dès le premier mois de cours. Soyons honnêtes : c'était difficile de le rater. Un matin, je l'ai aperçu dans le bus 25, il demandait s'il pouvait emprunter son miroir de poche à la conductrice, une austère Jamaïcaine d'une cinquantaine d'années, pour qui le règlement universitaire de Luton était bien trop laxiste. Après son miroir, il lui a demandé un mouchoir, sur lequel il a imprimé la marque de ses lèvres maquillées, avant de lui rendre les deux. Le fait que personne ne lui ait jamais cassé la figure était un gage de son innocence, qui apparaissait telle une forme de vulnérabilité.

Qui était cette apparition ? D'où venait-elle ? Mes camarades de classe avaient des théories concernant son lieu de naissance. On citait la Chine, ainsi que le Laos et la Malaisie. Détail étrange, je ne me rappelle pas qu'on ait évoqué le Vietnam, son véritable pays d'origine, quitté depuis fort longtemps. En revanche, tous s'accordaient pour dire que Fran avait été adopté, enfant, dans le Yorkshire du Sud, qu'il avait une allure incroyable et qu'il ne parlait guère. Beaucoup considéraient que son silence était destiné à attirer l'attention, et ils veillaient à détourner la tête. L'université polytechnique accueillait différentes facultés et des étudiants d'origines diverses, comme toutes les universités des grandes villes en Angleterre, pourtant Fran se distinguait de bien des manières. Il donnait l'impression de savoir combien il était unique en son genre, signal qu'il est dangereux d'adresser à n'importe qui, mais qui doit être tout aussi déconcertant pour celui qui l'émet, j'imagine. Le paon fait peut-être la roue parce qu'il est angoissé, ou qu'il s'ennuie à mourir, mais il voudrait bien qu'on lui foute la paix. Ce qui animait Fran, ce n'était pas de l'assurance. Il ne s'amusait pas à se la péter. Le terme le plus juste qui me vienne à l'esprit, c'est « dignité ». Et en Angleterre, quand on a de la dignité, il faut se montrer très prudent, car les gens peuvent croire que vous vous prenez au sérieux.

Je n'ai pas souvenir de remarques blessantes à son égard.

Les choses prenaient rarement cette tournure. Mais on surprenait parfois des gloussements hésitants, des yeux levés au ciel, surtout chez les garçons qui, sans être hostiles, préféreraient se démarquer de lui, dans le cas improbable où vous n'auriez pas vu combien ils étaient différents. Fran ne ressemblait à personne.

Il avait une chambre quelque part, personne ne savait où. À Leargrave, peut-être. Ou Farley Hill. On racontait qu'il avait des amis à l'université de Reading, ce qui lui conférait une sorte d'exotisme social. Nous, étudiants des confins de l'université polytechnique de Luton, on avait le sentiment que les Flash Harrys de la ville de Reading nous portaient ombrage. Ils cavalaient dans les rues en carburant au pinard, roulaient des pelles à des filles, s'arrachaient leurs calots en poussant des «hourra!» – et pendant ce temps-là, nous, on rongait notre frein sur les berges de la Lea.

À la fac, Fran s'était inscrit en théâtre, en cinéma et en anglais. Moi, en socio et en anglais. Papa m'accusait de n'avoir choisi socio que pour l'emmerder, et il n'avait pas tout à fait tort. J'avais aussi pris civilisation gréco-romaine car les étudiants de première année étaient obligés de choisir trois matières, et je me disais que puisque j'avais vu deux fois *Ben Hur* à la télé, j'avais déjà une bonne longueur d'avance. De toute façon, je n'avais pas d'autre idée. La fac proposait musicologie, mais ça ne m'était même pas venu à l'esprit de m'y inscrire. Je gratouillais un peu ma guitare Ibanez depuis l'âge de quatorze ans, j'étais assez doué pour reproduire un ou deux riffs des Beatles, mais étudier les mystères de la musique me paraissait sans intérêt, idiot que j'étais à l'époque. J'adorais le groupe de Patti Smith. À eux tous, ils n'avaient pas le début d'un diplôme universitaire. Difficile d'imaginer Patti se répétant que l'accord parfait de *do* dièse est *do* dièse, *mi*, *sol* dièse. Franchement, à quoi bon?

Observer Fran est devenu mon passe-temps. Il y a pire. Je le revois encore dans cet amphi de trois cents places, toujours au fond, souvent en train de fumer. Pendant un moment, il a eu une copine, une magnifique punkette à l'air triste. Ils passaient

leurs après-midi dans un bar pour étudiants – «The Trap», on l'appelait, c'est-à-dire «Le piège» – à feuilleter en silence des bouquins d'art, en buvant des «*crèmes de menthe frappées*»¹, ce qui n'était pas franchement la boisson ordinaire des étudiants de Luton. Paddy, en barman obligeant, fabriquait la glace pilée nécessaire à ce genre de breuvage en remplissant un sac en plastique de supermarché de morceaux de glace arrachés au freezer, qu'il piétinait ensuite avec ses bottes cloutées. À Noël, plus trace de la copine, ou plus exactement, il ne se montrait plus avec elle. Quand la fac a rouvert en janvier, une autre avait pris sa place, une fan de soul qui paraît-il étudiait le dessin technique. On les voyait, main dans la main au crépuscule sur le terrain de foot, deux oiseaux noirs sur fond de neige – ça a tenu plusieurs semaines cet hiver-là. Ensuite, il y a eu un garçon. Évidemment, ça a commencé à jaser. D'après mon expérience, les jeunes peuvent se montrer conservateurs à l'extrême, facilement déconcertés, et bien moins ouverts que les gens plus âgés. Si Fran était solitaire, ce n'était pas entièrement par choix. Et je ne juge personne, car je ne suis pas allé vers lui alors – je préférerais l'observer à distance.

Il collaborait au journal du bureau des étudiants. Je trouvais ses articles bizarres, séduisants, et très audacieux. Joy Division avait sorti une compilation, *Still*, peu de temps après le suicide de leur chanteur, Ian Curtis. Et Fran, dans sa critique, qualifiait la pochette de «gris cadavéreux». J'ai pensé qu'il avait franchi la ligne jaune. Pendant une période, brève heureusement, il signait ses articles «Frange», sans doute attiré par la connotation élisabéthaine. Bien entendu, il adorait les ballades mélancoliques de Dowland et Walter Raleigh : un papier sur ce sujet est paru sous son nom. Garçon intelligent, sortant du lot, il avait vécu une enfance violente. Je me suis souvent demandé comment il avait réussi à survivre. Des années après l'avoir rencontré – lors de ce qui s'est avéré sa toute dernière interview –, il a rendu publics certains détails de sa biographie.

1. Les termes en italique et suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

EXTRAIT DE LA DERNIÈRE INTERVIEW DE FRAN
Michael Parkinson Show, avril 1998

Ouais, je préférerais parler de boxe n'importe quel soir de la semaine... J'adore Herol... C'est mon idole... Herol « Bomber » Graham... Il vient du même coin du monde que moi, et toi aussi, mec... De Sheffield.

D'où je suis? Ben, du Yorkshire, comme je disais. Avant... tu sais... du Vietnam. Je suis né dans un coin qui s'appelle Dâu Tiêng. C'est la campagne, dans la province de Sông Bé... Sûrement que je prononce pas comme il faut... Je suis en contact avec les autorités, là-bas. Ils ont été vachement bien. Mais c'est dur de trouver des informations... C'est un pays magnifique, le Vietnam, j'y suis allé l'année dernière, les gens sont sympas, curieux, accueillants, mais c'est encore un peu le bordel. Mon père était peut-être un soldat. Ouais, un Américain... De toute façon, j'ai été abandonné. Je suis un enfant trouvé... mais je m'en fous, tu sais, je me suis bien débrouillé... bref, c'est comme ça... C'est pas simple.

Oui, c'était la guerre là-bas. Mais bon, quand t'es gosse, tu comprends pas que c'est la guerre, puisque t'as rien connu d'autre, c'est comme le temps qu'il fait. La violence? Bien sûr. J'ai vu des trucs super durs. Te parler là, à la télé, c'est cool, et j'ai du respect pour toi, ouais, personnellement, je t'ai toujours respecté. Mais j'ai mes limites... C'est ça qui me rend différent.

Voilà ce que je sais : un paysan m'a amené, bébé, dans un couvent de la ville de Tây Ninh... On m'a dit que j'y suis resté jusqu'à l'âge de quatre ans... J'ai fait des recherches. Parce que c'est vrai, j'aimerais bien en savoir plus... C'est naturel, non, de vouloir savoir d'où on vient? J'ai engagé quelqu'un qui s'en occupe à ma place maintenant, elle m'aide bien, elle parle la langue. Et il y a des gens incroyables là-bas, aux États-Unis, au Vietnam, qui essaient de rassembler toutes ces histoires. Parce qu'il y a

des milliers d'enfants comme moi, nés au Vietnam, et qui ont la même histoire. Au Canada, aux États-Unis, partout en Europe. On croit qu'on est tout seul. Mais c'est pas vrai.

La première chose dont je me rappelle, c'est la chaleur, tu sais, cette chaleur qu'on trouve en Indochine. Humide. Ensuite, c'est le son de la langue française. Parce que les bonnes sœurs qui s'occupaient de nous, elles étaient françaises. C'est drôle, je me souviens qu'il y en avait deux qui portaient le même prénom, sœur Anna. On voyait un prêtre aussi, il nous rendait souvent visite, le père Lao, un Vietnamien. Et puis il y avait des soldats. Des Yankees baraqués qui causaient en anglais. Un gros arbre à caoutchouc qu'on apercevait depuis la fenêtre. Et une cour, avec une cloche, des bêtes, des gens qui vendaient des trucs. Comme des animaux de ferme, des coqs, et puis ces petits cochons noirs avec un gros bidon. On s'amusait avec les cochons. Moi et les autres gosses. Souvent, je me demande ce qu'ils sont devenus, ces gosses. C'est vraiment trop triste tout ça. Trop triste.

Un jour, il y a une Européenne qui est venue nous apporter du lait. Une femme de diplomate. Ça se voyait qu'elle ne voulait pas nous toucher. J'ai rien contre elle, elle faisait ce qu'elle pouvait, mais j'oublierai jamais ça. Elle ne pouvait pas nous toucher. C'est ça, l'Occident. Un mélange de gentillesse et de condescendance. Et de peur. Parce que la pitié est cousine de la peur. Et pour moi, tout ce truc sur l'assistance... Faut changer ça. Aller plus loin. Filer du lait ? Tu t'illusionnes, mec. Donner des miettes, ça suffit pas.

Qu'est-ce qui s'est passé, j'en sais rien, ils nous ont trimballés jusqu'à Saigon. Dans cet immense orphelinat à plus de dix kilomètres de la ville, où il y avait mille cinq cents enfants. Un endroit terrible. Un vrai cauchemar. Des pauvres gamins mutilés, difformes, aveugles. J'y ai passé deux mois, et une nuit, ils nous ont emmenés, moi et une douzaine d'autres. Ils nous ont mis dans un bus,

avec des colis de la Croix-Rouge, des bouteilles de jus de fruits, des paquets de bonbons. Et toi, t'es un même, tu te dis mon Dieu, mais qu'est-ce qui se passe encore? D'un coup, on se retrouve à l'aéroport. On nous dit de monter dans un avion. C'est cet organisme d'adoption, une société caritative catholique, qui nous emmène en Angleterre. Personne ne nous a jamais demandé si on voulait partir. Mais on y va. La décision a déjà été prise.

Un avion, mec. T'imagines! Moi, j'ai la trouille de ces engins-là. Pour moi, tu vois, un avion, c'est un truc qui sert à lâcher des bombes dans le ciel. Je ne veux pas grimper là-dedans... Dix-huit heures plus tard, je me retrouve en Angleterre. Il fait froid. Y a du brouillard. J'ai jamais eu froid de ma vie. Et là, il y a même de la neige. Putain, mais c'est quoi, ça? Tu n'as même pas les mots... Et personne à qui poser la question. Alors, t'as peur.

Un couple est venu me chercher. Ils m'ont dit que j'étais anglais, maintenant. «Arrête de parler cette langue.» C'étaient des salopards sans cœur. C'est tout. Même pas humains. Je ne révélerai pas leur nom. Ça me ferait mal aux seins. Des porcs. Des voyous. Qu'ils crèvent.

À sept ans, j'ai été emmené par les services sociaux pour être placé dans un foyer. À neuf ans, j'ai été adopté par un couple d'Irlandais du côté de Rotherham... Je préfère ne pas préciser où exactement. C'est privé... On a écrit dans la presse à scandale qu'ils m'avaient maltraité. C'est complètement faux. C'étaient des gens bien. Mais on ne s'est jamais entendus. On s'est engueulés quand je suis devenu ado. Je suis parti de chez eux à l'âge de seize ans. J'ai rien contre eux, non. Ils avaient leurs limites. Qui n'en a pas? Je ne les blâme pas de ne pas avoir su quoi faire de moi, j'étais brisé à l'intérieur. Le genre de truc qui se répare pas. Faut faire avec, c'est tout. Non, je n'ai pas envie de les revoir – de toute façon, mon père adoptif est mort il y a quelques années –, mais j'espère qu'ils ont la conscience tranquille. Ils ont fait de leur mieux. Et vous savez quoi? C'est déjà pas mal. Ils m'ont donné mon nom

aussi. Francis Xavier Mulvey. C'était le nom de mon père adoptif irlandais. Dieu ait son âme. C'est le nom d'un boxeur aussi, pas vrai? Francis X. Mulvey. C'est pas aussi cool que Herol Graham, mais ça sonne bien. Il a quand même gagné vingt-huit combats. Moi, pas un seul! Mais j'ai de l'espoir, vous savez? Pour un pessimiste.

Ce n'est pas le moment d'évoquer l'enfance de Fran. Quand je l'ai rencontré, il n'en parlait jamais ouvertement, même s'il y faisait parfois allusion – encore fallait-il être capable de les détecter. J'ai été choqué comme tout le monde par les révélations des tabloïds, quelques années plus tard. À l'époque où il était étudiant, Fran était doué pour se draper dans des voiles d'ironie et d'indifférence, même devant ceux qui l'aimaient. Il ne fallait pas le prendre personnellement. En vérité, ces écrans de fumée étaient admirables, teintés de l'éclat étincelant de son magnétisme. Bien sûr, on remarquait qu'il se taisait quand on abordait le sujet de la famille, mais on supposait alors qu'il n'écoutait plus, ou qu'il avait mal compris, ou qu'il pensait à autre chose. Il posait toujours beaucoup de questions, ce qui est un signe quand on ne veut pas que les autres vous en posent. C'est seulement avec le recul que je l'ai compris.

Je le revois encore, traînant dans les couloirs pleins de courants d'air des beaux-arts, ou endormi dans l'une des alcôves en brique de ce bâtiment inhospitalier. La fac abritait un bataillon d'étudiants irlandais sortis de leur campagne qui venaient étudier l'agronomie, et j'ai eu un jour la surprise de retrouver Fran dans une de leurs fêtes. Il ne s'est guère attardé. Déjà, avant même d'avoir atteint la maturité, il était beau et maigre, à croquer comme le sont certains adolescents, une écharpe d'organza déchirée autour du cou par un matin frisquet, un bonnet à la Judy Garland sur la tête. Jamais de ma vie je n'ai rencontré quelqu'un d'aussi maigre. On trouve plus de graisse sur une frite.

Contrairement à ce qu'on a écrit, il n'est jamais allé à la fac en robe. Ce genre de détails vestimentaires est venu plus tard. Néanmoins, sa façon de s'habiller était déjà originale au milieu

des jeans déchirés et des chemises de gaze qu'on portait tous à l'époque. Sur ses longs doigts fins s'empilaient quantités de bagues chinées chez les brocanteurs de la ville. Il y avait en lui quelque chose d'ancien. Ses yeux étaient comme des lacs froids. Il faisait penser à ces chapelles délabrées qu'on trouve dans le Nord, battues par les éléments, mais qui résistent encore. Il avait un petit boulot à temps partiel : la plonge à la cantine. On l'apercevait à travers les grilles, là où les étudiants déposaient leurs assiettes sales, Fran était le seul employé à porter sur la tête un filet à paillettes. On ne pouvait imaginer que les profs, à peine conscients de sa présence alors, donneraient un jour des conférences sur son œuvre.

C'est comme si un dieu au rictus sarcastique l'avait arraché à *L'Opéra de quat'sous* pour le relâcher à l'université polytechnique et d'agronomie de Stanton. Dans l'un de ses articles, il a écrit qu'en tant qu'impératif social, la réussite était une « violence et un crime » – et que « l'artiste avait le DEVOIR d'échouer ». On était bien loin des habituels blablas d'étudiants qu'on répétait comme des perroquets en ce temps de l'innocence. Il semblait croire à ce qu'il disait.

À l'époque, le type qui lui vendait sa came demandait toujours : « Aller simple ou retour ? J'ai les deux. » Fran, à l'époque, prétendait qu'il n'était qu'un consommateur occasionnel. En vérité, il ne supportait pas de voir les autres en prendre, ce qui me paraissait bizarre. Il devenait même puritain lorsqu'au Trap une fille des beaux-arts fumait un pétard. Même boire, ce qu'on faisait tous, et lui aussi, déclenchait chez lui une moue de dédain. Dans les fêtes, il avait l'habitude de rester dans son coin, d'observer dans l'ombre tandis que les odeurs de bière et de moisi sanctifiaient les convulsions qui s'ensuivaient. J'étais stupéfait lorsqu'il m'a dit qu'il ne ratait jamais la messe du dimanche. Ça n'aurait pourtant pas dû m'étonner.

Cette conversation, la première, je sais à quelle date elle a eu lieu, parce que c'était l'après-midi du Vendredi saint de 1982, c'est-à-dire le 9 avril. Ce jour sacré déclenchait une véritable vague de panique chez les étudiants, car c'était l'un des deux seuls de l'année où le Trap, dont le gérant était alors

un catholique fervent, était fermé, ou du moins, fermait plus tôt. D'autres pubs en ville appliquaient cette règle. Quant aux autres, ils refusaient les étudiants. Le malaise commençait dès le début de la semaine sainte et se transformait en hystérie totale au bout de deux jours à peine. Il n'y aurait bientôt plus rien à boire! Qu'est-ce qu'on allait devenir? NOM DE DIEU, PLUS RIEN À BOIRE! Au royaume des actes répétitifs, le Seigneur s'apprêtait à prendre congé de son enveloppe charnelle, mais des drames plus graves occupaient notre esprit. Le soir du Jeudi saint, à la fac, on aurait sodomisé n'importe qui en échange d'un pack de bières.

Nous avions alors pour habitude de faire des provisions et de nous rabattre chez quelqu'un, dans l'une des nombreuses maisons décrépées transformées en dortoirs pour étudiants ou pauvres pas encore à la rue. Led Zep hurlait et le papier peint se décollait. Les larmes du Christ éclaboussaient les fenêtres que les contribuables des zones rurales avaient financées pour abriter une jeunesse brillante. Une fille sympa qui étudiait la comptabilité terminait en sanglots dans les toilettes communes, sur le palier, gerbant comme une machine à sous, les cheveux retenus d'une main par une espèce de monstre échappé d'une histoire d'Edgar Poe, qui tentait de glisser l'autre dans son collant. Dans un placard, des étudiants se mordillaient sous des manteaux mouillés. Les caleçons ondulants du locataire ou de son cousin séchaient devant une cheminée électrique. Un bouseux déclenchait une bagarre et se faisait jeter dans l'escalier, pour revenir une heure plus tard, les yeux débordants de contrition, avec une bouteille de Blue Nun qu'il avait volée dans une supérette de la ville ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre, en guise de passeport pour la maison des plaisirs.

Cris de rebelles, ivres étreintes. Discours larmoyants. Mains baladeuses dans la pièce du fond, assauts repoussés, «Paranoid» de Black Sabbath, pain rassis dans le grille-pain à l'aurore. Mon purgatoire personnel consistera en mille ans de Vendredi saint, autour de 1982, aux relents de frites, de vieux tapis, de sexe inassouvi et de draps sales en nylon, arrosés d'après-rasage «Brut» par un étudiant en agronomie. Les

chansons tristes en disent si long, a dit Elton, un jour, mais le blues du dortoir, ça craint.

C'est donc dans cet endroit bondé et déprimant que j'ai échangé pour la première fois quelques mots avec Fran, enhardi par une pinte de Snakebite que je feignais d'apprécier. Il portait un kilt et des lunettes aux verres rouges. Voir un jeune en kilt était assez rare à Luton – à part peut-être le jour de la Saint-Patrick, mais pas avec des bas résille et une ombrelle, comme Fran. Il avait par ailleurs revêtu le maillot de l'AS Rome, la seule équipe de foot qu'il ait jamais supportée. J'ai trouvé que le slogan qu'il avait brodé dessus – « Dans le cul, les Romains » – était une provocation grossière un jour de Vendredi saint.

« Sale pédé », a lâché en passant un type, qui plus tard est devenu conseiller auprès du New Labour. « Dans tes rêves », lui a rétorqué Fran en écrasant un mégot sur le lino. Avec difficulté, j'ai fait un pas vers lui.

– Je m'appelle Robbie.

Il m'a salué.

J'ai attendu.

Il a relevé ses verres rouges comme par curiosité. Je pense qu'il est impossible qu'il n'ait pas cligné pendant quatre-vingt-dix secondes, pourtant c'est ce qu'il m'a semblé. Puis il a fouillé dans son *sporrán* et en a sorti une petite bouteille de liquide transparent qu'il a ouverte sans cesser de me regarder, avant d'en boire une bonne lampée et d'essuyer le goulot avec sa manche pour me la tendre sans un sourire. J'ai goûté. Il existait donc, sur le marché, du diluant pour peinture parfumé au gin. Allez savoir ? J'en ai avalé une bonne dose.

La première phrase qu'il m'a dite était en gaélique : « *Labhair ach beagán agus abair go maith é* », proverbe bien connu de tous les membres de la branche irlandaise des Frères chrétiens. « Parlez peu mais dites-le bien. » C'était malin de sa part de s'adresser à moi en gaélique, ses antennes avaient capté le bon signal. Fran a toujours été doué pour décrypter les codes, sonder les gens. Ma réponse, en gaélique, m'a ouvert la porte du club. Il a baissé la garde d'un cran.

C'est ensuite qu'il est passé à l'anglais, enfin sa version à lui de l'anglais. Pour lui, cette fête était «extravagantesque». Notre hôte, un «crétin des Alpes suisses», les invités, des «postillons de loterie»; les supporters lui faisaient «mal aux seins». La fac où nous allions était «un repaire d'illettrés», où on apprenait à des «feignasses» à devenir des «ronds-de-cuir» et des «moules de canapé». Si on balançait une bombe là-dedans, ça ferait remonter le QI moyen du Bedfordshire à un degré significatif. La plupart des professeurs auraient dû servir à la vivisection, mais ils n'avaient pas les qualités nécessaires des souris de laboratoire, alors à quoi bon perdre son temps? Son accent m'a rendu un peu perplexe, on aurait dit un mec du fin fond du Yorkshire, avec une prononciation du Connaught, alors que je m'attendais au ronron las d'un poète. Fran parlait comme le fils d'un gars de Mayo, ce qu'il était en un sens, ainsi que je l'ai appris un peu plus tard. D'étranges expressions punctuaient sa conversation, et pourtant, on comprenait parfaitement ce qu'il voulait dire. Cet étudiant, «un putain de gant de toilette», sortait avec un véritable «tire-jus». Le salopard qui était en train de pisser dans le lavabo était un «Boche délavé», expression propre à Fran pour désigner un garçon dont la mère achetait encore ses vêtements. Le problème avec la plupart des gens, c'est qu'ils «ne s'appelaient jamais eux-mêmes», ce qui m'a semblé signifier qu'ils agissaient sans réfléchir. J'ai donc fait de mon mieux pour paraître aussi affranchi et prompt à m'appeler moi-même que possible. J'ignore si j'ai été convaincant.

J'ai eu du mal à me contenir devant la manière dont il injurait nos professeurs et l'université en général. Il traitait certains de dipsomanes, leur prêtait des pratiques impures, des formes d'incontinences atrocement variées. Le Pr X était un «sadique avec une gueule d'anguille», le Dr Y, «un débile avec des boutons comme des tétons», la doyenne des humanités qui était en réalité la meilleure des femmes, une «piñata qui attend pour éclore». Le père Z, chapelain catholique, était un «fromage blanc sur pattes», son vicaire, un «avorton sur échasses». Il était animé d'une véritable colère à l'égard du

triumvirat de vieux professeurs qui dirigeait le département d'histoire comparée des religions. Un dandy inculte aux yeux liquides qui pratiquait l'autoflagellation fessière, un étron aux oreilles de mule, et un suceur de moines. Leurs exploits en matière d'enculage, de paresse et de trahison dépassaient de très loin leurs succès académiques. L'écrivain en résidence était un «rat en col roulé», le gardien un «troglodyte déterré». Le professeur assistant en architecture avait mis une main à Gropius, et mieux valait éviter de monter dans un ascenseur en la seule présence du conseiller d'éducation. Les textes que devaient lire les étudiants qui voulaient obtenir leur licence en art (et en littérature anglaise) étaient une «anthologie de rouleaux de PQ pour chimpanzés dégénérés».

Est-ce que je pratiquais la boxe? Et pourquoi? «Tu devrais.» Adolescent dans le Yorkshire, il avait trois posters aux murs de sa chambre: Jean Genet, Grace Kelly et Herol Graham. «Si tu veux rester debout, faut savoir boxer, a dit Fran. Si t'as une gueule comme la mienne dans le Nord, tu boxes ou on te chie dessus.» Gamin, il avait passé des heures à la salle de gym de l'ancien boxeur Brendan Ingle, à Wincobank, dans la banlieue de Sheffield. «J'avais pas les mains qu'il fallait. Mais je savais me battre, ouais. Enfin, rien à voir avec Herol. T'as l'air costaud, toi.»

Je ne «sortais pas du lot». Et je n'avais pas non plus l'air costaud. Mais c'est toujours agréable de recevoir un compliment, même quand on n'y croit pas.

Nous n'avons pas dit un mot sur la musique, ce soir-là. On a échangé des clichés et des inanités sur les premiers romans de John Banville, auxquels Fran trouvait de l'intérêt parce qu'ils n'avaient jamais troublé la liste des best-sellers à l'époque. Il mentionnait Anaïs Nin et Brendan Behan avec la même mansuétude, enfin je pense que c'était de la mansuétude, mais peut-être que c'était simplement l'alcool. Elias Canetti, lauréat du prix Nobel de littérature en 1981, était «passable, quand on aime se faire chier». Jane Austen? «Non.» Dickens? «Un pervers.» George Bernard Shaw? «Un vicair renfrogné.» Un seul membre de la fratrie Brontë ne vous donnait pas envie

de vous suicider : Branwell, le frangin imbibé. J'avais sûrement lu les écrits de Czeslaw Milosz ? Je n'avais rien lu de lui, mais j'ai répondu que oui. Dans mon état, j'avais du mal à prononcer « Czeslaw Milosz ». Essayez donc un peu, la prochaine fois que vous êtes bourré.

Bientôt, il s'est mis à réciter toute une liste que je n'avais pas demandée, celle des auteurs qui trouvaient grâce à ses yeux. Rimbaud, Verlaine, Kathy Acker (qui ça ?) Kerouac, Neal Cassady, les Lakistes, « sauf Billy Wordsworth-le-Menteur ». Elizabeth Bishop n'était pas mal ; elle savait s'appeler elle-même. Keats et Camus ne s'arrêtaient jamais. Mais Dylan Thomas, « une sacrée soupière », était surestimé ; il n'aurait « pas su écrire “bite” sur la porte des chiottes sans s'y reprendre à plusieurs fois ». Un roman de gare érotique intitulé *Hot Dames on Cold Slabs* (« Dames chaudes sur planches froides ») était « le seul roman américain valable depuis *Les Heureux et les Damnés* ». Interdit en Angleterre, bien sûr. Fran se faisait une règle d'aimer les grands écrivains censurés parce qu'il savait que vous ne les aviez pas lus.

Pour être honnête, ce soir-là, il m'a paru assez décevant, un peu bête et prévisible, cherchant querelle. Ni aussi brillant ni aussi sombre que je me l'imaginai. Dans « Subterranean Homesick Blues », Bob Dylan conseille de ne jamais suivre les chefs. Mais à dix-huit ans, on n'écoute pas les conseils. Ne me jugez pas. Quand vous étiez jeune, vous aussi vous avez eu vos moments de grandeur. Et si ce n'était pas vous, c'était quelqu'un que vous aimiez. Et ça ne se résume pas au fait que les contraires s'attirent, c'est davantage une question de reconnaissance mutuelle entraperçue. L'amitié est un diagramme de Venn, on n'habite pas les mêmes espaces, Montaigne a tout compris : « Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : “Parce que c'était lui ; parce que c'était moi.” »

Je ne l'ai pas revu pendant environ quinze jours. Je me souviens même avoir pensé qu'il avait abandonné ses études pour pouvoir se consacrer à la destruction de la fac avec un engin thermonucléaire car il ne venait plus aux TD. Je m'étais

donné pour mission de le chercher. Puis, vers la fin avril, je l'ai aperçu à une conférence, seul, comme d'habitude au fond de l'amphi L. Il a émis de légers ricanements quand, de l'estrade, est tombée l'affirmation qu'étudier les œuvres littéraires de Gerard Manley Hopkins était une récompense en soi et apportait un vrai plaisir. Des étudiants se retournaient pour foudroyer du regard son austère décontraction, statue de l'île de Pâques drapée de rose shocking. À l'un d'eux, il a même offert ce geste diffamatoire à connotation sexuelle qui nécessite le majeur de la main droite. Peu après, il a feint de dormir, à moins qu'il ne se soit assoupi pour de bon, la tête posée sur la tablette devant lui. À la fin de la conférence, il est venu me voir, et j'ai eu la surprise de constater qu'il transportait avec lui une guitare dans un sac-poubelle noir.

Le prof a été appelé assez injustement «Harry, l'hémorroïde parlante», puis Fran est entré dans le vif du sujet. Il avait travaillé des riffs des Stranglers, a-t-il expliqué avec une certaine réticence. Son instrument était une basse. Il l'avait trouvée dans une benne industrielle sur Gordon Street. Une Hofner Violin Bass, repeinte à la bombe en vert, blanc et or par un amateur, si bien que le noir d'origine apparaissait ici et là. Il manquait le sélecteur de micro d'origine, et l'action était si mal réglée que tenir la note vous donnait mal au poignet et aux doigts. Pauvre engin, on aurait dit qu'il avait servi à défoncer une porte. Fran avait volé des cordes pour les rajouter dessus, mais il n'avait pas d'ampli. Est-ce que par hasard je saurais où il pouvait en dégoter un, pas cher?

En réalité, j'étais tellement fier qu'il m'ait jugé digne d'être interrogé sur le sujet que j'en ai rougi jusqu'à la racine des dents. C'est le seul souvenir que j'ai d'avoir rougi au cours de ma vie. Une ou deux fois j'en ai même rêvé.

Il se trouvait que mon frère, Shay, venait justement de quitter un groupe – c'est une longue histoire trop gênante pour être racontée. Dans le nid à poussière qu'était sa chambre, un ampli de basse Marshall JCM-800 occupait l'espace, aussi gros qu'une machine à laver. Shay y avait investi tous ses espoirs, ainsi que le moindre centime gagné

au cours des dix mois qu'il avait passé à nettoyer les toilettes de l'aéroport de Luton. Il avait un diplôme en anglais et en sciences politiques, mais les employeurs du Bedfordshire ne recherchaient pas ce type de talents. Il avait aussi une petite amie dans les parages, si bien qu'il n'avait pas envie de quitter la ville. Et puis, il avait beau refuser de l'admettre, il était du genre casanier. Il n'a jamais été un très bon bassiste, mais il avait résolu de faire du son, compromis admirable et loin d'être unique en son genre.

Je n'avais rien à proposer à Shay en échange, mais je voulais impressionner Fran. J'ai donc essayé d'obtenir qu'il lui prête l'ampli, mais il s'y est radicalement opposé, car même s'il ne lui servait plus qu'à lui rappeler silencieusement son échec patent, il ne voulait pas s'en séparer. J'ai déjà remarqué ce curieux entêtement chez beaucoup de personnes de culture irlandaise. Nous aimons conserver la preuve de ce que nous avons raté : des photos de mariage, une médaille miraculeuse, un passeport.

Pas découragé, j'ai émis l'idée de le lui racheter à crédit, en le payant chaque semaine avec les intérêts. Ce qui revenait à demander à mon frère de me prêter de l'argent pour lui acheter quelque chose dont je n'avais nul besoin, à part le statut que cela me conférerait, des années plus tard : ce n'est pas un modèle de progrès sain ni sage, on peut le dire, mais aujourd'hui, à l'heure de la crise de la monnaie unique, toute l'Europe a adopté cette forme de gestion. J'avais songé que si je réussissais à me passer de quelques pintes le vendredi soir au Trap, mon sacrifice serait utile. Quand il m'a demandé ce que je lui offrais comme garantie, je me suis senti dépassé. Je n'étais pas certain de savoir ce qu'était une garantie, et j'étais sûr de ne pas pouvoir lui en apporter une.

Il a souligné que mon projet de crédit arriverait à son terme dans soixante-douze ans, et qu'à ce stade, il avait prévu d'être mort. La discussion a dégénéré en affrontement bizarre, plein de fierté blessée – et aussi de sous-entendus idéologiques. À cette époque-là, Shay était un trotskiste austère et pénétrant, sans la moindre concession pour les réalités de la nature

humaine, comme il se doit dans toutes les religions. La propriété, c'était le vol ; la république des travailleurs l'abolirait. Chacun devrait donner en fonction de ses moyens à ceux qui étaient dans le besoin – c'était son credo. Mais quand le problème s'est posé sous la forme concrète de son ampli, son refus et la défense de ses droits de propriété ont été si péremptoirs qu'ils auraient fait pâlir le thatchérisme d'un *Daily Mail*. « Ce putain d'ampli est à moi ! Espèce de feignasse, de débile mental ! » vociférait-il, et la petite veine sur son front battait tel un ver luisant violet. Le pire, c'est quand il me fichait dehors sans un mot, sans même un regard pour son intégrale des discours de Lénine, me laissant sombrer dans des abîmes de fureur.

Nos disputes ont duré une tortueuse quinzaine, au grand amusement de mon Dublinois de père, mais au mécontentement de ma mère. Fille unique d'un agriculteur du plus joli coin du comté de Clare, les querelles domestiques la mettaient mal à l'aise. Sa famille à elle était la plus gentille et la plus soudée du monde, les siens possédaient cette sensibilité et cette intelligence courtoise que les gens ont parfois à la campagne. Shay et moi, on s'en fichait complètement. On a continué à s'engueuler. Il avait une manière de venir me réveiller particulièrement cruelle. Il se faufilait dans ma chambre avant l'aube, me glissait sur les oreilles un casque relié à l'ampli, puis il faisait EXPLOSER le riff brutal de Deep Purple dans « Smoke on the Water », réussissant à s'enfuir avant que j'aie eu le temps de suffisamment reprendre mes esprits pour l'étrangler. Plus tard, au cours de ma vie, j'ai eu le privilège de rencontrer Jon Lord, le claviériste hors pair de Deep Purple, le Paderewski de l'orgue Hammond, et l'immense honneur de serrer la main qui jouait le solo de blues hallucinant de « Lazy ». Hélas, à l'adolescence, j'arborais la même attitude que mes camarades : les Deep Purple étaient des dinosaures lourdingues, enlisés dans une pompe fangeuse, où ils sombreraient pour y trouver une fin bien méritée. Ils se vautreraient dans le royaume d'Hadès des solos de batterie de vingt minutes où s'ébattaient les ânes et les singes. Pour Shay, je me trompais, Deep Purple survivraient

à toutes les modes. Jamais mon frère ne collaborerait avec des fans de punk ou de New Wave. Cela offenserait les noirs seigneurs du rock'n'roll. Elvis Costello, que j'admirais, avait « l'air d'un comptable qui tire quatre ans pour avoir maquillé les comptes ». Siouxsie Sioux était clairement « une malade mentale ». Adam and the Ants ? « Putain, tu me fais du mal, là. » Me prêter son ampli, c'était comme filer une arme à un morveux. Les conséquences seraient affreuses, voire mortelles.

Je rentrais en titubant du Trap pour retrouver Shay qui s'était déjà bien préparé. Car sa tactique consistait à démarrer le plus tôt possible, en assenant son NON avant même que j'aie eu le temps de poser la question. Il me traitait de profiteur. Je l'appelais le *contra*. Les portraits du Che et de Fidel nous toisaient depuis les murs autour de son lit, au-dessus des étagères bien rangées où il exposait ses collections de maquettes de chasseurs-bombardiers et de vaisseaux de guerre, mais son petit cœur mercenaire appartenait aux autorités, ironisais-je. « Suce ma bite », rétorquait-il. Ma colère a atteint son paroxysme un soir mémorable, à minuit, quand, au bord des larmes à force de voir ma demande refusée, je me suis relevé de toute ma hauteur face à l'outrage, et j'ai beuglé : « Et Nelson Mandela, hein ? Qu'est-ce qu'il ferait ? » La stridence de son rire m'écorche encore les oreilles.

Ma sœur Molly avait été tuée quelques années plus tôt avant ces événements, dans un accident qui s'était déroulé à Glasnevin, banlieue de Dublin où nous vivions à cette époque depuis longtemps révolue. Le conducteur était ivre. Molly a traversé la rue. Les cadeaux d'anniversaire, pour ses sept ans, étaient cachés dans l'armoire de ma mère, et ils y sont restés de nombreux mois après l'enterrement parce que personne n'avait le cœur de les jeter. Imaginez ce chagrin. Je n'ai pas les mots pour le décrire. Voir une femme bercer une dernière fois le corps d'une fillette de sept ans, un père en pleurs agenouillé au bord d'une tombe, c'est apprendre que certaines existences font l'épreuve d'une injustice et d'une cruauté dont on ne peut jamais se remettre, seulement survivre. Mon père était gardien au magnifique zoo victorien de Dublin, métier qu'il adorait,

mais qu'il n'a pu continuer d'exercer. Pendant un temps, il a été incapable de quitter la maison; il ne pouvait oublier la route, la ville. Un poste similaire s'est présenté en Angleterre. Ma mère était réticente. Mais pour mon père, l'Angleterre était la seule possibilité désormais. Son syndicat, qui chapeautait les deux pays, a appuyé sa candidature, et nous sommes partis. Les frères de mon père habitaient en Angleterre, ainsi que trois des sœurs de ma mère. Sur mes trente et un cousins, vingt-neuf y étaient nés. Ma mère, engourdie par la douleur, par son amour pour lui, désespéré, devastateur, ma mère, malgré ses peurs, a accepté de déménager. Pour mes parents, mon frère et moi, Molly n'avait pas disparu – comment aurait-ce été possible? –, elle demeurait dans l'air de notre vie familiale telle la rosée sur les pommes à l'automne. Nous parvenions à peine à prononcer son nom. Mais son absence se faisait sentir à tous nos repas, au moindre événement, plus prégnante encore dans le silence du dimanche matin ou de la nuit de Noël. Elle pleuvait sur nos fenêtres, naissait des œillets de poète et des reines-des-prés que mon père plantait dans notre nouveau jardin. Mes parents avaient vécu la pire douleur en ce monde. Molly devait voir à travers nos yeux.

Ce que je vais dire est ridicule, mais les faits sont là. Dans cette lutte vigoureuse pour l'ampli, il y avait un enjeu qui n'avait rien de drôle. Le cadet d'une fratrie est souvent le centre de la famille. Molly appartenait à cette catégorie d'enfants objectivement magnifiques et espiègles pour lesquels se battent leurs aînés (surtout leurs frères). Chaque fois que Shay et moi, on s'opposait pour un prétexte stupide – et on se bagarrait en permanence –, j'avais l'impression qu'on se battait pour les beaux yeux de ma sœur, que l'un de nous deux en sortirait vainqueur à la grande honte de l'autre. C'était peut-être un moyen de ne pas l'oublier, tout en apprenant à lui dire au revoir, et j'aboutissais justement à cette conclusion quand j'ai rencontré Fran. Encore une chose latente dans ma vie que son apparition a révélée.

Au bout du compte, j'ai fini par voler ce maudit ampli un dimanche après-midi pluvieux où Shay prononçait un discours

à une réunion de la branche du Parti socialiste des travailleurs de l'université de Cambridge. (Oui, oui, je sais.) Ils sympathisaient avec la classe ouvrière du Salvador en grignotant des gâteaux apéritifs, ou votaient des résolutions, par exemple, pour demander la démission définitive du président Reagan, si, si, c'est vrai, pendant qu'armé du caddie de supermarché rouillé que j'avais déterré dans la cabane de jardin de papa, je quittais la maison en grinçant, lourdement chargé. Fan d'Agatha Christie, j'avais brisé un carreau dans la cuisine pour simuler un cambriolage, mais Shay, qui n'était pas bête, n'a pas été dupe. Les trotskistes peuvent se montrer sceptiques, même devant l'évidence. D'où le destin du Parti travailliste britannique dans les années 1980. Shay ne m'a pas parlé pendant presque deux mois, et il a fini par se venger en faisant des trous dans mes albums de Buzzcocks avec un briquet. Par la suite, notre lutte a fini par se métamorphoser en une sorte d'armistice comique, non sans avoir versé de larmes. Il a émigré en Nouvelle-Zélande en 1991 et revient rarement à la maison. Il est chercheur auprès du Conseil national des syndicats, écrit les discours de la Première Ministre, Helen Clark, et espère se présenter aux élections l'année prochaine. Mais chaque fois que j'entends «Smoke on the Water», mon frère est là, le plus drôle et le plus doux des hommes que j'aie eu la chance de connaître, et l'un des plus intelligents. Sa carte de Noël il y a deux ans montrait l'Enfant Jésus dans son berceau, avec une bulle disant : «Deep Purple n'est pas mort, espèce de sale voleur conservateur.» Ma fille s'appelle Molly Shay à cause de ma sœur et de mon frère, dont elle a les traits irlandais pleins d'arrogance, comme bien des natifs de l'ouest de l'Irlande.

Pardonnez-moi. Je vais trop vite.

Non, Fran n'a pas cherché à se faire passer pour un brillant musicien. Pourtant, c'était ce que j'imaginai, moi. Wilde a écrit quelque part : «Je me suis mis à la musique.» Je suppose qu'il en allait de même pour Fran, ou que du moins il essayait. Seulement quand je lui ai montré l'ampli volé, il s'est avéré mécontent, apeuré, au pied du mur, comme il

l'est aujourd'hui devant la nécessité de devenir producteur. Après avoir si longtemps cherché, il n'était plus si déterminé à trouver : attitude récurrente chez tous les gens qui vous rendent dingue. On ne pouvait pas plus prédire le comportement de Fran que sculpter une statue dans le ciel. Faire ce qui paraissait évident n'était pas une option pour lui. Au lieu de cela, il m'a dit qu'il était «peinxieux», mot qu'il avait inventé en mariant «peine» et «anxieux». Il avait finalement compris que la basse n'était pas son truc. Il s'appelait lui-même à ce sujet.

Il s'est débarrassé de la basse, a déniché une imitation de guitare Takeharu acoustique, et j'ai balancé l'ampli dans l'étang artificiel du campus une nuit, dans une tempête de peur et de culpabilité. J'étais convaincu que si j'essayais de le revendre, on m'arrêterait, je passerais en jugement et que, mon casier judiciaire n'étant plus vierge, horreur suprême, cela m'empêcherait de me rendre aux États-Unis. C'est Fran qui m'a raconté tout ça, et m'a aidé à me débarrasser de l'ampli. À l'époque, émigrer était ma seule ambition – enfin, la seule que je peux évoquer en public. Quand on est un hors-la-loi affligé d'un passé criminel, on doit faire disparaître toutes les preuves. La fac a été démolie il y a quelques années, mais l'étang est resté, c'est à présent le cœur d'un centre d'affaires boisé. Je me demande s'ils l'ont jamais vidé. Peut-être que les archéologues du xxvii^e siècle en découvrant un ampli dans la boue s'émerveilleront des rites étranges des gens de cette époque.

L'ampli coulé, Fran m'a fait écouter des extraits de ses chansons, flots de platitudes sirupeuses et de pompe décousue qui, pour être parfaitement honnête, ressemblaient surtout à une parodie de publicité bien-pensante. «Hope is a Breath Away», l'espoir est à un souffle d'ici. «Love is a Home», l'amour est un foyer. Banalités incontestables, certes, mais qui rappelaient davantage l'Eurovision que le cri d'un rebelle. Au mieux, on pouvait les imaginer accompagnées au synthé par un Rick Wakeman aux yeux fermés, ou un disciple de Moogy Klingman. Pour peu qu'on bosse sur la campagne

publicitaire d'un dentifrice, d'une assurance-vie ou d'un médicament contre le cholestérol, la vision lumineuse de Fran de ces couples courant main dans la main à travers un champ de coquelicots aurait sans doute boosté les perspectives de ventes. Pour moi, c'était totalement vide, et bizarrement peu original pour des chansons écrites par un jeune qui s'était fait lui-même un piercing au téton et prétendait être accroc aux plans à trois. Je me demandais bien qui il cherchait à impressionner. Lui-même, peut-être.

À l'époque, je considérais que le monde jouissait d'un océan de chansons. Nous allions voguer dessus dans notre pauvre barque, sans direction particulière, pour nous amuser, et en profiter pour pêcher un peu. De toute façon, personne n'a envie d'entendre les œuvres originales de musicos de rue. C'est comme écouter les enfants de ses amis : c'est mignon, parfois remarquable, vous acceptez de jouer du tambourin si on vous le demande, mais franchement, vous préféreriez qu'ils interprètent du Stevie Wonder. Je me disais que plus tôt Fran sortirait de cette phase, mieux ce serait. Bien sûr, je n'ai rien dit. C'était mon ami, alors je l'écoutais. D'autres tentatives vaines et soporifiques sont sorties de son stylo. Mais un jour, il s'est passé un truc. Une chanson de Fran m'a fait rire.

Bon, ça n'était pas du Cole Porter. Mais n'empêche, il y avait quelque chose. Appelez ça de l'énergie, de la personnalité, une présence. Ça me rappelait nos conversations en attendant le bus, avec une banalité sardonique qui me plaisait, et puis aussi une certaine posture. C'était Fran mis en vers, guère plus. John Lennon a dit que le secret pour écrire des chansons n'en est pas un : dites ce que vous avez à dire en le calant sur un *backbeat*. Il m'a lu le texte et j'ai rigolé.

*Rang myself up.
But the answerphone threw me.
Telephone screamed.
I was pangsious and blue.
Mummy was out.
I was weird and selfconscious.*

*Rang myself up.
Beast who answered was you¹.*

– Tu parles de qui, là, Fran ?

Il m'a regardé d'un drôle d'air.

– Y a des fois, Robert Goulding, où ton esprit superficiel cache des profondeurs inconnues. Viens, mon vieux, car en vérité je te le dis, à ton ami sincère, des frites tu offriras.

1. « Je me suis appelé moi-même. / Le répondeur m'a jeté. / Le téléphone a hurlé. / J'étais *peinxieux* et déprimé. / Ma mère était sortie. / Je me sentais bizarre, mal dans ma peau. / Je me suis appelé moi-même. / Et c'est toi qui m'as répondu. »

Le bâtiment des humanités à l'université polytechnique, qui aujourd'hui a disparu corps et biens, était hallucinant de modernisme dans les années 1960. Un architecte vivant à Pérouse, ou dans un ancien presbytère à la campagne, avait brillamment pensé qu'une tour néostalinienne serait l'endroit idéal où laisser s'exprimer la créativité de la jeunesse. Ici et là se trouvaient des sculptures abstraites d'une brutalité repoussante, effrayante, sur lesquelles les étudiants accrochaient leurs manteaux, leurs chapeaux. Les ascenseurs ne fonctionnaient pas. Les chasses d'eau rarement. Je suis sûr que cet architecte a remporté de nombreux prix. Le surnom dont Fran qualifiait le campus, «l'aéroport de Bucarest», vous donnera une idée des lieux.

Au neuvième étage du bâtiment des humanités se trouvait le département d'éthique, théologie et religions comparées, endroit qui pour des raisons évidentes n'était guère fréquenté. Les moutons de poussière qui erraient par les couloirs étaient de temps à autre dérangés par des étudiants en quête de Dieu, espèce en voie de disparition même à l'époque, et par les jeunes couples qui n'avaient pas d'autre endroit où laisser libre cours à leurs ardeurs en dehors de ces espaces ornés de posters des papes, du *David* de Michel-Ange et de Jonathan Livingstone le Goéland, visions revigorantes.

Les lecteurs pieux connaissent le chemin de croix et ses quatorze stations, série de représentations peintes ou sculptées qui représentent les moments importants des dernières heures de Notre-Seigneur. Je suis au regret de vous dire que les étudiants

s'étaient approprié la terminologie des stations dans leur argot érotique blasphématoire. À l'étage B9, la première station consistait à se tenir la main en se roulant des pelles. Arrivé à la cinquième on passait aux travaux manuels sous les vêtements (de quelqu'un d'autre, de préférence). La sixième impliquait d'ôter pantalon et culotte. La septième, je passe. Atteindre la huitième signifiait qu'on avait réussi à persuader sa/son complice de respecter l'injonction biblique selon laquelle il vaut mieux donner que recevoir. Ceux qui avaient la chance de dépasser la neuvième station éprouvaient une gratitude profonde envers les cieux. Non que je sois allé si loin moi-même. Je m'étais arrêté à la quatrième station du pèlerinage. La seule personne avec qui j'avais jamais couché, c'était moi-même. Je me demandais d'ailleurs si, avec moi-même, on ne ferait pas mieux de rester seulement ami. Mais on avait du mal à rompre.

La vue sur l'usine automobile était assez impressionnante quand on regardait par les fenêtres gigantesques du palier, jamais lavées depuis qu'elles avaient été posées. Dehors elles étaient maculées d'astérisques de guano, dedans, de tags obscènes : blasphèmes, jurons, diffamations d'innocents ; esquisses grossières, vantardises commémoratives. Au-delà de la ville, on apercevait l'aéroport, des champs de tunnels à champignons et la zone commerciale où la plupart de mes amis travaillaient ou bien poussaient un landau. Pas le genre de panorama qui vous donne envie de remercier Dieu. Mais si vous tolérez les soupirs, les étreintes aperçues entre deux portes, les bruits assortis de baisers et de succions œcuméniques, bref tous les chatouillements sonores de l'érotisme adolescent, l'étage B9 pouvait s'avérer le paradis des garçons désœuvrés.

Fran et moi, on a commencé à y aller entre deux cours, armés de nos guitares, de mon vieux manuel de guitare, *Bert Weedon's Monster Chord-book*, et du carnet de chansons de Fran. À ce stade, j'étais capable de bricoler quelque chose dans à peu près toutes les tonalités, avec toutefois une exception : *si* bémol. *Sol*, *do* et *ré* sont de bonnes tonalités pour un apprenti guitariste, la progression harmonique est facile, les mineures relatives jouables, la dominante et la sous-dominante à la

portée de n'importe quel être humain doté d'une motricité normale, et l'on peut rendre les choses plus sophistiquées avec un petit peu de blues, ou une pointe jazzy quand on commence à prendre confiance en soi. *Si* bémol, en revanche, est un cauchemar, car cela vous entraîne vers le *mi* bémol ou l'emploi d'un *capo*, que je ne cessais d'oublier, ou qui disparaissait mystérieusement, souvent parce que Shay me l'avait volé. La tonalité naturelle de Fran, c'était *si* bémol.

Sa voix de baryton restait hésitante, comme s'il s'excusait. Elle n'avait aucune puissance. Ça viendrait plus tard. N'empêche, ce mélange de timidité et de truc qui sort des tripes ne ressemblait à rien de ce que j'avais entendu, à part peut-être dans les premiers enregistrements d'Aretha Franklin pour Atlantic Records, que mon père, déçu, avait reçus en échange d'une série de bons d'achat Green Shield. Les grenouilles de bénitiers allaient et venaient autour de nous, mais de plus en plus souvent, elles restaient écouter Fran tandis qu'il arpentait ce couloir sans intérêt surplombant le parking du département des sciences, en levant le poing face à l'étang et au gymnase de la fac récemment construit («les Tours d'amiante»), comme s'il leur en voulait d'exister. Lorsqu'il chantait, il tremblait. Empoignait l'air. Passait la main dans sa frange, comme une pétasse! J'ignorais alors qu'un jour, je le verrais sur scène au Hollywood Bowl, à genoux comme James Brown, suppliant les projecteurs, mes doigts frénétiques courant sur ce qui me paraissait être quinze kilomètres de touches, la foule chantant à l'unisson. Le public voulait qu'il fasse tourner son micro comme un lasso, hurle, jette un tambourin par terre. Tout cela allait arriver. Mais pas tout de suite. Il avait à peine plus de dix-huit ans quand il a chanté devant moi pour la première fois. On pourrait s'imaginer que ce moment est resté gravé dans ma mémoire, mais non. J'espérais qu'il chanterait comme un héros, voilà ce dont je me souviens. Et je n'ai pas été déçu du voyage. Ah oui, Fran a toujours eu du coffre. Il lui a juste fallu un moment pour l'ouvrir.

EXTRAIT DE LA DERNIÈRE INTERVIEW DE FRAN

Je joue de la guitare mieux que la plupart des gens, mais comme chanteur, je ne suis pas terrible. Je me débrouille. C'est tout. C'est pas grand-chose. Enfin l'essentiel, quand on chante, c'est pas la voix, c'est ce qu'on a à dire. Ou ce qu'on voit. Chanter, c'est regarder. Si tu sais parler, tu sais chanter... Elvis n'était pas le chanteur que fut Sinatra. C'est un fait. On dit que Dylan ne savait pas chanter. Pour moi, c'est des conneries. Sa diction est parfaite. Son phrasé. Sa respiration. Dylan mène à Patti Smith, à John Lydon. Et ainsi de suite. Je suis un chanteur très moyen et limité sur le plan technique. J'aurais adoré être Roy Orbison. Mais je ne le suis pas. Alors on donne ce qu'on peut. Et c'est ce que j'ai fait. Ce que je pouvais. Tu vois? Et puis ce... tout le monde a dit que j'avais travaillé dur pour aller à la rencontre du public. C'est sympa comme compliment, mais ce n'est pas mérité. Les gens trouvent que j'ai du style. Mais ce n'est qu'une question de respiration, rien d'autre. Le truc, c'est que je fermais les yeux et je me retirais dans ma bulle. C'est tout. Billie Holiday, ça c'est une chanteuse. Etta James. Johnny Cash. Townes Van Zandt. Tim Hardin. La chanteuse folk Odetta – pour moi, c'est un génie. Mais bon, chanter, c'est qu'une partie du truc, et c'est pas le plus important. Lou Reed ne sait pas vraiment chanter. Mais est-ce que c'est un *chanteur*? Oh que oui, putain! La perfection, c'est trop facile. Moi, j'aime les défauts.

Chanter, ça change les choses. Ça permet d'effacer les frontières. Vous l'avez peut-être remarqué quand vous chantez comme un crooner sous la douche, que vous yodlez dans votre voiture au feu rouge, ou que vous vous prenez pour Mick Jagger avec le lave-vaisselle comme choriste quand la maison est vide. Pourtant, beaucoup d'entre nous préféreraient se prendre un poing dans la gueule plutôt que de donner la

sérénade devant un parterre d'aimables visages tournés vers eux. Le plus dur, c'est de chanter pour une seule personne. Les amoureux s'y risquent, les parents, les enfants, mais si votre collègue de bureau vous lance : « Chante-moi donc une chanson ! » vous reculez en direction de la porte avec un sourire anxieux. Peut-être parce que le chant est la seule musique produite par le corps seul, il faut beaucoup d'inconscience pour se produire devant quelqu'un. Et chose étrange, une fois que vous avez chanté pour l'autre, la relation repart sur de nouvelles bases, surtout si vous avez réussi à interpréter tout un morceau. Trois minutes, c'est infiniment long quand on écoute quelqu'un. Même les conjoints ne résistent pas trois minutes d'affilée. Sans quoi, il y aurait beaucoup plus de divorces. Chanter est un acte très intime. Écouter aussi. Vous montrez qui vous êtes, qui vous voudriez être, sans doute, Francis et moi, c'était pareil.

Ma fille m'a demandé un jour s'il existait un moyen de deviner quand un garçon n'était pas sincère. Je lui ai répondu : « Demande-lui de chanter pour toi. » S'il refuse, il n'en vaut pas la peine. S'il accepte, alors peut-être que oui. C'est sans doute simpliste, mais il y a pire comme test. Quand une personne refuse de chanter, c'est qu'elle se dissimule.

J'avais rarement chanté pour quelqu'un. Idem pour Fran. Mais le fait que je ne sois pas très doué ne m'a pas arrêté. Je me souviens de sa gentillesse, pareille à une couleur nouvelle, étrange. « Chante ! Rob. C'est rien. T'auras l'impression d'avoir sept ans de moins. Chante comme si personne t'écoutait. » Ma voix était rauque, mais avec un peu de pratique, j'ai progressé. La plainte qui sortait de mes poumons était réelle. Résistante à l'air qu'elle rencontrait, certes, mais c'était ma voix, mon propre son. Voilà aussi ce que ça fait de chanter pour un ami. Difficile de trouver une métaphore. Disons que ça permet de faire tomber les masques. Fran devenait accessible.

Confiance. Fiabilité. Appelez ça comme vous voudrez. Le contraire de non, ce n'est pas oui, c'est peut-être. Les chansons finissaient, commençaient, on les abandonnait, on les retravaillait, et quelque part dans cette alternance de pluie